

MONICA McCARTY

Le Frappeur



— LA BIBLIOTHEQUE IDEALE —

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Monica McCarty

Après avoir étudié le droit à Stanford et exercé le métier de juriste, elle s'est tournée vers l'écriture. Passionnée depuis toujours par l'Écosse médiévale, elle se consacre au genre des Highlanders avec des séries à succès comme *Les MacLeods*, *Le clan Campbell* ou *Les chevaliers des Highlands*. Elle est aujourd'hui une autrice incontournable de la romance historique.

Le Frappeur

Aux Éditions J'ai lu

LES MACLEODS

- 1 – La loi du Highlander
N° 9332
- 2 – Le secret du Highlander
N° 9394
- 3 – La fierté du Highlander
N° 9535

LE CLAN CAMPBELL

- 1 – À la conquête de mon ennemie
N° 9896
- 2 – Le proscrit
N° 10032
- 3 – Trahi
N° 10084

LES CHEVALIERS DES HIGHLANDS

- 1 – Le Chef
N° 10247
- 2 – Le Faucon
N° 10413
- 3 – La Vigie
N° 10511
- 4 – La Vipère
N° 10609
- 5 – Le Saint
N° 10696
- 6 – La Recrue
N° 10785
- 7 – Le Chasseur
N° 10906
- 8 – Le Brigand
N° 10996
- 9 – La Flèche
N° 11146
- 10 – Le Frappeur
N° 11487
- 11 – Le Roc
N° 11564
- 12 – Le Spectre
N° 11588

MONICA
McCARTY

LES CHEVALIERS DES HIGHLANDS - 10

Le Frappeur

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Astrid Mougins*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE STRIKER

Éditeur original
Pocket Books, an imprint of Simon & Schuster, New York

© Monica McCarty, 2015

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2016

La Garde des Highlands

Tor MacLeod, le Chef : commandant du corps d'élite et maître d'armes.

Erik MacSorley, le Faucon : marin et nageur.

Lachlan MacRuairi, la Vipère : opérations furtives, infiltration et exfiltration.

Arthur Campbell, la Vigie : reconnaissance.

Gregor MacGregor, la Flèche : tireur d'élite et archer.

Magnus MacKay, le Saint : guide de montagne et inventeur d'armes.

Kenneth Sutherland, la Glace : explosifs et adaptation.

Eoin MacLean, le Frappeur : stratège expert en tactiques de pirate.

Ewen Lamont, le Chasseur : pisteur et traqueur d'hommes.

Robert Boyd, le Brigand : force physique et combat à mains nues.

et :

Helen MacKay (née Sutherland), l'Ange : guérisseuse.

*À Annelise, pour ta foi, ta confiance
et ta poudre de fée !*

Un message de Monica

Les douze romans de la série des *Chevaliers des Highlands* recouvrent une période de neuf ans entre la mort de William Wallace en 1305 et la victoire des Écossais lors de la bataille décisive de Bannockburn en 1314. Lorsqu'on écrit une longue série comme celle-ci, il est inévitable que plusieurs trames se chevauchent. C'est le cas du *Frappeur*. Le récit débute en 1313 mais fait rapidement un bond en arrière, à l'époque qui suivit immédiatement la mort de Wallace, avant que Bruce n'entame son périple pour monter sur le trône. Cela donnera aux nouveaux lecteurs la possibilité de découvrir ce qu'il a enduré, et aux autres de combler quelques lacunes. Tout comme *La Vipère* racontait le sort des femmes après que Bruce fut contraint de prendre la fuite, *Le Frappeur* traite de ce qui est arrivé au second front de l'attaque décrite dans *Le Faucon*.

Avant-propos

L'an 1313 de Notre-Seigneur

Après sept ans de guerre et alors que tout semblait jouer contre lui, Robert de Bruce est parvenu à reprendre la quasi-totalité du royaume aux Anglais et aux nobles écossais qui s'étaient opposés à lui.

La bataille finale contre les Anglais ne saurait tarder. En attendant, des poches de résistance subsistent au sein même de l'Écosse, parmi lesquelles l'épineuse province de Galloway, au sud-ouest du royaume. Elle se trouve sous la coupe de l'homme le plus recherché du pays : Dugald MacDowell, l'impitoyable chef du clan MacDowell.

Mettre Dugald à genoux intéresse Bruce à plus d'un titre, car les MacDowell sont à l'origine des heures les plus sombres de sa quête pour le trône.

Afin de mener à bien cette mission importante, Bruce fait appel à Eoin MacLean, l'un des membres de son corps d'élite secret, la Garde des Highlands. Ce dernier a ses propres raisons de vouloir la destruction des MacDowell.

Toutefois, la vengeance n'est jamais aussi simple qu'il y paraît. Eoin devra affronter un passé qui le hante et le renvoie aux jours où Bruce n'avait pas encore entamé sa conquête du pouvoir.

1

*Église St. Mary, près du château de Barnard,
comté de Durham, Angleterre, 17 janvier 1313*

C'était une journée idéale pour un mariage, une ironie du sort qui n'échappa pas à Eoin MacLean, qui avait conçu ce plan pour capturer l'homme le plus recherché d'Écosse.

Le soleil, resté caché derrière des nuages d'orage durant des semaines, avait choisi ce matin d'hiver pour réapparaître et illuminer la campagne détrem-pée, faisant luire les hautes herbes autour de la petite église. Le feuillage épars des arbres lançait des éclats d'or et d'ambre. Malheureusement, le soleil faisait également scintiller l'acier des cottes de mailles, ce qui rendait difficile de se fondre dans la nature. Les longs hauberts n'étaient pas l'armure habituelle des hommes de Bruce, qui leur préféraient les *cotuns* en cuir noir plus légers. Toutefois, en cette occasion, ils étaient nécessaires.

Depuis leur poste d'observation sur le versant boisé dominant l'église, le village niché au pied de l'imposant château de Barnard, sur les bords du Tees, était pittoresque et charmant. Il formait une toile de fond parfaite pour la belle mariée et son chevalier anglais.

Eoin déglutit pour refouler la bile acide qui le rongeaient. Il était presque dommage de gâcher une

si belle fête. Presque. Néanmoins, il avait attendu ce jour pendant près de six ans. Rien ne l'empêcherait de capturer l'homme responsable du pire désastre s'étant abattu sur Robert de Bruce au cours d'un règne qui en avait pourtant compté de nombreux. Ce n'était pas le bonheur de la promesse et de son fiancé qui l'arrêterait.

Ils le tenaient enfin : Dugald MacDowell, chef de l'ancien royaume celte de Galloway, le dernier grand d'Écosse à s'opposer à la couronne de Bruce et le responsable du massacre de plus de sept cents hommes, dont deux des frères du roi. Ce scélérat avait échappé à la capture durant des années, avant de commettre enfin une erreur : il avait un faible pour la mariée.

Ce qui rendait l'occasion plus belle encore, étant donné que c'était le penchant ridicule d'Eoin pour la même femme qui avait précipité le désastre.

Il toucha machinalement la petite pièce en ivoire sculptée dans son *sporrán*. Elle était toujours là, comme le rouleau de parchemin. Ils lui servaient de talismans, ou de rappels. Il ne partait jamais à la bataille sans eux.

— Tu es sûr qu'il viendra ?

Eoin se tourna vers l'homme qui avait parlé : Ewen Lamont, son partenaire dans la Garde et l'un des hommes qui l'accompagnaient dans cette mission périlleuse loin derrière les lignes ennemies. Au cours de l'été précédent, Bruce avait mené des raids jusque dans le Durham, mais il avait eu une armée avec lui. Si la douzaine d'hommes d'Eoin se retrouvait en difficulté, ils seraient livrés à eux-mêmes à des centaines de kilomètres de la frontière écossaise. Naturellement, il avait la responsabilité de les ramener tous sains et saufs.

Oppugnare acriter. « Frapper avec force. » C'était sa spécialité et ce qui lui avait valu son nom de guerre dans la Garde des Highlands, le corps d'élite

de Bruce : le Frappeur, comme celui qui assénait les puissants coups de marteau sur l'enclume du forgeron. Ses tactiques « de pirate », d'une audace à la limite de l'inconscience, frappaient l'ennemi de plein fouet. Il en irait de même aujourd'hui, même si son plan était peut-être encore plus audacieux (et plus fou) que d'ordinaire. Ce qui n'était pas peu dire.

Eoin croisa le regard de son ami, à peine visible sous la visière de son heaume.

— Oui, j'en suis sûr. Rien n'empêcherait MacDowell d'assister au mariage de sa fille.

Il avait appris la nouvelle des noces de Maggie... Margaret... par hasard. Le mois précédent, Lamont, Robbie Boyd, James Douglas et lui s'étaient trouvés avec Édouard de Bruce, le dernier frère du roi, dans le Galloway, faisant leur possible pour couper les voies de communication et d'approvisionnement entre les forteresses des MacDowell en Écosse et le château de Carlisle en Angleterre. Au cours de l'une de leurs expéditions, ils avaient intercepté une liasse de missives, parmi lesquelles une lettre de sir John Conyers, le constable du château de Barnard, pour le comte de Warwick, annonçant la date de son mariage avec la fille « chérie » de MacDowell. Dugald avait huit fils et une seule fille. L'identité de la mariée ne faisait donc aucun doute.

Lamont lui adressa un regard entendu.

— Je pourrais en dire autant de toi.

Eoin esquissa un sourire un peu crispé.

— En effet.

C'était un mariage qu'il n'aurait raté pour rien au monde. Le fait qu'il permettrait la capture de son ennemi juré n'était qu'une joie de plus. Deux vieilles dettes seraient payées ce jour.

Fichtre, combien de temps encore devraient-ils attendre ? Il était toujours nerveux avant une mission,

mais jamais autant qu'aujourd'hui. Ses mains tremblaient presque.

Il en aurait ri s'il n'avait su pourquoi. Qu'elle ait encore cet effet sur lui après toutes ces années, après tout le mal qu'elle lui avait fait, était rageant. Il devait se ressaisir. Il était désormais le Frappeur, froid comme la glace, dur comme l'acier. Rien ne pénétrait sa carapace.

Enfin, des cavaliers s'avancèrent sur le pont-levis, l'un d'eux brandissant un étendard bleu et blanc. Le futur marié approchait.

Eoin rabattit sa visière, ajusta sa lourde cotte de mailles puis enfila le surcot volé un peu plus tôt. Il arborait les mêmes couleurs bleu et blanc que le fiancé (ce qui n'avait rien d'une coïncidence).

— Tiens-toi prêt, dit-il à son partenaire. Assure-toi que les autres savent ce qu'ils doivent faire et attendez mon signal.

Lamont hocha la tête sans lui souhaiter bonne chance. Eoin n'en avait pas besoin. Pour ce qui était des stratégies et des plans, personne ne lui arrivait à la cheville. Il savait mieux que personne ruser, surprendre, déjouer les plans des autres et, si nécessaire, vaincre par la force. MacDowell avait peut-être eu le dessus sur lui six ans plus tôt, mais l'heure de la revanche avait sonné.

— *Bàs roimh Gèill !* lui glissa Lamont.

« La mort plutôt que la reddition », la devise de la Garde des Highlands. Avec un peu de chance, ce serait aussi celle de Dugald MacDowell.

Margaret avait pris la bonne décision. Elle le savait. Elle avait porté le deuil durant six ans, cela suffisait. Elle avait le droit d'être heureuse. Surtout, son fils avait le droit de grandir sous l'influence d'un homme

bien. D'un homme bon. D'un homme qui n'avait pas été rendu aigri par la défaite.

Cela n'expliquait pas pourquoi elle était debout depuis l'aube, s'affairant de tous côtés, ne tenant pas en place. Ni pourquoi son cœur battait à tout rompre. Le sentiment de panique qui montait en elle dépassait l'anxiété normale d'une jeune mariée le jour de ses noces.

Lors de son premier mariage, elle n'avait pas été nerveuse. L'espace d'un instant, elle pensa à cette époque, sept ans plus tôt, où tout avait paru parfait. Elle avait été si heureuse. Emplie d'amour et d'espoir, confiante en l'avenir. Son cœur se serra.

Qu'elle avait été sotte et naïve ! Tellement effrontée et sûre d'elle ! Tellement convaincue d'obtenir tout ce dont elle rêvait ! Il aurait mieux valu ressentir un peu d'angoisse.

Elle avait été si jeune, trop jeune. Dix-huit ans à peine. Si elle pouvait revenir en arrière et tout recommencer avec l'expérience acquise depuis...

Il était trop tard pour changer le passé, mais pas le futur. Mieux valait ne penser qu'au présent. Comme elle le faisait toujours, elle se concentra sur ce que cette période douloureuse avait produit de mieux, ce qui l'avait extirpée des ténèbres et lui avait redonné goût à la vie : son fils de cinq ans, Eachann, ou Hector, comme l'appelaient les Anglais.

Eachann avait une petite chambre attenante à la sienne dans le manoir où ils vivaient depuis quatre ans, depuis que son père avait été contraint de fuir l'Écosse et de se réfugier en Angleterre. Son fils et elle quitteraient définitivement Temple-Couton ce matin. Après la cérémonie, ils s'installeraient au château de Barnard avec son fiancé. *Son mari*, rectifia-t-elle. Elle s'efforça d'ignorer le nœud dans son ventre et les battements effrénés de son cœur (deux réactions qui n'auraient jamais dû se produire simultanément).

Elle afficha son meilleur sourire et lança un regard attendri à son fils assis sur le bord du lit, ses jambes maigrelettes pendant dans le vide et sa tête penchée en avant.

Ses boucles soyeuses commençaient à foncer, la blondeur presque blanche de la petite enfance revêtant progressivement des nuances plus sombres. Il ressemblait tant à son père que le regarder aurait dû être douloureux. Loin de là. Son fils ne lui procurait que de la joie. Grâce à lui, elle conservait une petite part de son mari défunt que la mort ne pouvait lui prendre. Eachann lui appartenait totalement, ce qui n'avait jamais été le cas de son père.

Elle sourit, son cœur se gonflant comme chaque fois qu'elle le voyait.

— Tu es prêt ?

Il leva la tête. Ses yeux bleu vif étaient semblables à ceux de l'homme qui lui avait transmis son sang. Eachann acquiesça d'un air grave.

— Je crois.

Margaret contourna deux grandes malles en bois et inspecta une dernière fois la chambre. Elle aperçut le coin d'une planche en bois sous la botte de son fils.

Eachann suivit son regard et tenta discrètement de la pousser sous le lit.

Margaret s'assit à côté de lui. Il tourna la tête, mais elle n'avait pas besoin de sonder son visage pour savoir qu'il était contrarié.

— Pourquoi n'emportes-tu pas ton échiquier ? Je croyais que c'était ton jeu préféré ?

Il rougit.

— Grand-père dit que je suis trop grand pour jouer avec des poupées, que je ferais mieux de m'entraîner à l'épée si je ne veux pas finir comme ce traître de *batère* qu'est mon père.

Il pinça les lèvres, une mimique dure et impitoyable qui rappelait tellement son grand-père qu'elle en eut

froid dans le dos. Elle n'avait pris conscience des aspects négatifs de son propre père que lorsqu'elle les avait remarqués chez son fils.

— Je ne suis pas un traître ! grommela-t-il. Je chasserai ce maudit usurpateur du trône et le rendrai au bon roi Jean !

Par les os de saint Colomba, il parlait même comme son grand-père ! Il inclina la tête vers elle et demanda sur un ton hésitant :

— C'est quoi un *batère* ?

— Quelque chose que tu ne seras jamais, mon chéri, répondit-elle en le serrant contre elle.

C'était bien là un mot qu'elle ne se donnerait pas la peine de corriger. Si elle avait besoin d'une preuve supplémentaire qu'elle avait fait le bon choix, elle l'avait. Elle aimait son père, mais elle ne tenait pas à ce que son fils soit aigri. Eachann ne deviendrait pas un vieillard acariâtre convaincu que le monde entier était ligué contre lui, qu'il était le dernier « vrai » patriote défendant la légitimité monarchique de Jean de Balliol et le dernier grand noble écossais à ne pas s'être incliné devant « l'usurpateur » Robert de Bruce.

Margaret comprenait la colère de son père (peut-être même éprouvait-elle de la commisération pour sa cause), mais elle ne souhaitait pas pour autant que son fils se transforme en une version miniature de son grand-père. En dépit de son « traître de bâtard » de gendre, Dugald MacDowell adorait son unique petit-fils. Il avait d'ailleurs suggéré qu'Eachann entre en apprentissage chez Tristan MacCan, son bras droit *an gille-coise*, afin qu'il reste près de lui. C'était ce qui avait convaincu Margaret d'accepter la proposition de mariage de sir John Conyers.

Lorsque le moment serait venu pour son fils de la quitter (que Dieu lui donne la force d'affronter ce jour !), ce serait sir John et non son père qui le placerait en apprentissage chez un chevalier. Être l'écuyer

d'un chevalier anglais était infiniment préférable à être formé par un homme entièrement sous la coupe de son père, même s'ils étaient amis d'enfance. La sécurité de son fils passait avant tout.

— Les pièces d'échecs ne sont pas des poupées, mon chou.

Elle ramassa le tableau en bois quadrillé et les figurines en bois peint. La peinture s'écaillait par endroits et les visages minutieusement détaillés commençaient à s'effacer. Elle avait appris les règles à Eachann quand il avait trois ans. Il y jouait généralement seul car, en dépit d'efforts prodigieux, elle avait rarement la patience de faire une partie. En revanche, son fils était brillant et elle était intensément fière de lui.

— C'est le jeu des rois, dit-elle avec un sourire doux-amer. Ton père y jouait.

L'enfant fut surpris. Elle évoquait rarement son père, notamment parce que cela lui rappelait des souvenirs douloureux et que sa seule mention mettait sa famille en fureur. Autour d'Eachann, tout le monde faisait comme si le « traître de bâtard » n'avait jamais existé. À présent, en voyant l'expression fascinée sur le visage de son fils, Margaret se demanda si elle n'avait pas commis une erreur.

— C'est vrai ? demanda Eachann.

— Oui, c'est lui qui m'a appris à y jouer. Ton grand-père n'a jamais appris, c'est sans doute pourquoi il...

Elle hésita, se demandant comment présenter la chose.

— ... pourquoi il ne comprend pas à quel point les échecs sont utiles pour un guerrier.

Il la regarda comme si elle avait perdu la tête.

— Comment ?

— Eh bien... tu pourrais lancer la planche comme un disque, répondit-elle avec un sourire. Ou projeter les pièces avec ton lance-pierre ?

Il leva les yeux au ciel. Elle ne parvenait jamais à le faire marcher, bien qu'il n'eût que cinq ans. Quand elle plaisantait, il le devinait toujours.

— Ne soyez pas ridicule, mère. Ça ne fera jamais une bonne arme.

Son expression ressemblait tellement à celle de son père qu'elle se força à rire pour ne pas pleurer. Eachann était la preuve vivante que les mimiques se transmettaient de génération en génération.

— Tu as raison, je plaisantais. As-tu lu le reste du livre que le père Christopher t'a apporté ?

Ils l'avaient commencé ensemble, mais il avait fini par se lasser de l'attendre. Comme avec les échecs, il avait appris beaucoup plus rapidement qu'elle, qui peinait encore à lire.

Il acquiesça.

— Le roi Léonidas était un grand épéiste, pourtant ce n'est pas ce qui faisait de lui un grand roi, déclarait-elle. C'est grâce à son intelligence qu'il parvint à résister aussi longtemps à l'invasion des Perses à la bataille de Thermopyles. Il concevait des plans et des stratégies qui lui permettaient d'utiliser le terrain à son avantage.

Le visage d'Eachann s'illumina.

— Comme aux échecs !

— Exactement, confirma Margaret. Ton père avait ce don-là, lui aussi. C'était l'un des hommes les plus intelligents que j'ai rencontrés. Quand tu examines ton échiquier, tu vois tous les coups que tu peux faire. Lui, il pouvait contempler un champ de bataille et voir comment procéder. Il pouvait vaincre une armée sans jamais dégainer son épée.

L'arme de prédilection du père d'Eachann n'était pas l'épée, c'était la hache d'armes, à l'instar de son ancêtre à qui il devait son nom : Gillean-na-Tuardhe, « Gill Eoin à la hache d'armes, servant de saint Jean ». Il avait su la manier comme personne, mais

elle préférait ne pas le dire. Malgré son nom prometteur évoquant l'un des plus grands guerriers de l'Antiquité, Hector de Troie, Eachann était petit et n'avait aucune attirance pour les armes. Son grand-père l'avait remarqué ; raison de plus pour éloigner l'enfant. Elle n'aurait vu aucune objection à ce qu'Eachann ne s'intéresse jamais aux armes et passe sa vie le nez enfoui dans les livres. Dugald MacDowell était déterminé à faire de son petit-fils un guerrier, un autre MacDowell consacrant sa vie à une guerre qui ne se terminerait jamais.

Elle ne le laisserait pas faire. Le conflit permanent qui avait dominé sa vie et l'avait mise en pièces ne serait pas celui de son fils.

Elle se leva.

— Pourquoi ne mets-tu pas l'échiquier dans une de nos malles pendant que je descends prévenir ton grand-père que nous sommes prêts ?

Il acquiesça et sauta du lit. Elle avait presque atteint la porte quand de petits bras se refermèrent autour de sa jambe.

— Je vous aime, mère.

Elle sentit les larmes lui piquer les yeux. Elle le prit dans ses bras et le serra fort contre elle.

— Moi aussi, je t'aime, mon chéri.

Elle n'en avait jamais été aussi convaincue : elle avait pris la bonne décision.

Trois heures plus tard, elle n'en était plus si sûre. Elle se tenait devant la porte de l'église ; son père, son fils et six de ses huit frères sur sa droite ; sir John sur sa gauche, flanqué de ce qui semblait être toute la garnison du château de Barnard. Son idée ne semblait plus aussi brillante – plutôt très mauvaise.

Sans le bras ferme qui la retenait, elle se serait effondrée. Ses jambes étaient molles comme du coton.

Percevant son malaise, sir John posa une main sur la sienne.

— Vous vous sentez bien ? Vous êtes toute pâle.

Elle dut lever la tête pour le regarder. Le sommet de son crâne arrivait juste sous son menton. Il n'était pas aussi grand que son premier mari mais il était aussi beau, peut-être même plus, si on préférait les traits lisses et parfaits aux visages ciselés et taillés à la serpe.

En outre, sir John avait le sourire facile, contrairement à Eoin. Arracher un sourire à ce dernier avait été une véritable gageure. Toutefois, chaque fois qu'elle y était parvenue, cela avait été comme un cadeau du ciel. Et puis, l'univers de sir John ne se limitait pas au combat (penser à la bataille, planifier la bataille, parler de la bataille). Il avait d'autres intérêts, notamment : *elle*. Il discutait avec elle, lui confiait ses pensées et ne la traitait pas comme une erreur de jeunesse.

Alors, pourquoi avait-elle la sensation de commettre une monumentale erreur ? Pourquoi ce mariage bien sous tous rapports, avec un homme en apparence parfait, lui paraissait-il si différent du premier ?

Parce que tu ne l'aimes pas.

Cela viendrait. Elle ferait tout pour cela. Cette fois, l'amour grandirait au lieu de se flétrir. La vie lui offrait une seconde chance et elle ne la laisserait pas passer !

Elle inspira profondément et sourit, cette fois sans se forcer.

— J'étais tellement excitée ce matin que je n'ai rien pu avaler, répondit-elle. Ce n'est rien de grave. Je me rattraperai avec le banquet.

Sir John parut soulagé.

— Dans ce cas, ne perdons pas un instant de plus. Il se pencha et chuchota à son oreille :

— Je ne voudrais pas que mon épouse défaille avant notre nuit de noces.

Elle se mit à rire en voyant la lueur espiègle dans son regard.

— Parce que je suis censée défaillir après ?

— Je le considérerais comme le plus beau des compliments. C'est le rêve de tout jeune marié de faire se pâmer son épouse la nuit de leurs noces. (Il indiqua les soldats derrière lui d'un signe de tête.) Autrement, de quoi vais-je pouvoir me vanter devant les autres quand nous nous retrouverons autour d'une chope de bière ?

— Vous êtes un monstre, dit-elle en riant.

Voilà pourquoi elle l'épousait. Il la faisait rire comme elle n'avait pas ri depuis longtemps. Son humour était aussi malicieux qu'avait été le sien. Autrefois.

Elle suivit son regard vers le groupe d'hommes vêtus de cottes de mailles.

— C'est donc de cela que vous discutez quand vous êtes tous ensemble ? Vous ne seriez pas en train de rompre un pacte masculin secret en m'en parlant ?

— Probablement. Mais je sais que vous ne me trahirez pas.

Un frisson la parcourut.

Ne me trahis pas...

Quelque chose dans la foule accrocha son regard et elle sentit les poils de sa nuque se hérissier pendant une fraction de seconde. Puis la sensation disparut.

Ce devait être les paroles de sir John qui avaient réveillé en elle de mauvais souvenirs. Sans le vouloir, il avait ranimé sa culpabilité.

Ne divulgue ma présence à personne...

Une douleur enfouie en elle depuis six ans lui transperça le cœur. Seigneur, comment avait-elle pu être si sotte ? Le seul point positif de la mort de son mari était qu'elle n'avait pas à vivre avec son mépris.

— Margaret ?

La voix de sir John la ramena à la réalité.

— Ils nous attendent.

Le prêtre et son père avaient interrompu leur discussion et l'observaient, le premier d'un air interrogateur, le second en fronçant ses sourcils bruns. Elle se tourna vers sir John.

— Allons-y.

Côte à côte, ils se tinrent devant la porte de l'église et répétèrent à voix haute les serments qui les uniraient pour la vie.

Elle chassa les souvenirs d'un autre échange de vœux. Cette fois, c'était différent. Elle faisait les choses dans les règles : l'annonce des bans, les vœux publics devant la porte de l'église... Il ne manquerait que la messe. En tant que veuve, elle n'y avait pas droit.

En secret, elle n'était pas fâchée d'échapper à une longue cérémonie religieuse, ce qu'elle s'était bien gardée de dire. Elle n'était plus la « païenne » intrépide et irrévérencieuse venue d'un trou perdu du Galloway. Elle ne donnerait à sir John aucune raison d'avoir honte de son épouse.

Lorsque le prêtre demanda si quelqu'un objectait à leur union ou connaissait une raison pour laquelle ils ne pouvaient se marier, son cœur s'arrêta. Le silence sembla durer un temps insoutenable. Avaient-ils besoin d'attendre aussi longtemps ?

— Moi.

La voix avait résonné haut et fort. Pourtant, l'espace d'un instant, elle crut l'avoir imaginée. Le murmure dans la foule et les têtes se tournant toutes dans la même direction lui confirmèrent le contraire.

— Si c'est une plaisanterie, quelqu'un va le regretter ! s'exclama sir John.

— Vous, là-bas ! demanda le prêtre. Si vous avez quelque chose à dire, avancez.

La foule s'écarta, révélant un soldat. Il était exceptionnellement grand et carré. Étrangement, il était le seul dont la visière du heaume était baissée.

Il avança de quelques pas et le sang de Margaret se figea. Cette démarche assurée lui était familière. Un seul homme marchait avec une telle impatience, comme s'il s'attendait à ce que le reste du monde le suive.

Non... non... ce ne peut pas être lui.

Tous les regards étaient concentrés sur le soldat portant les couleurs bleu et blanc du blason des Conyers. Elle perçut le mouvement de plusieurs autres hommes en mailles encerclant la foule dans la cour de l'église, mais elle ne leur prêta pas attention. Comme tous les autres, ses yeux étaient rivés sur l'homme qui avançait.

Il s'arrêta à quelques pas des fiancés.

Il tourna la tête vers elle. C'était absurde. Elle ne pouvait voir ses yeux sous son casque en acier et, pourtant, elle les sentait la transpercer. La condamnant, l'accusant, la *méprisant*.

Ses genoux mollirent.

— Qu'est-ce que cela signifie, Conyers ? demanda son père, furieux.

Apparemment, il reprochait à sir John le comportement de l'un de ses hommes.

— Parlez ! ordonna le prêtre au soldat. Vous avez une bonne raison d'objecter à cette union ?

Le soldat leva sa visière et, l'espace d'un instant atroce, ses yeux bleu nuit rencontrèrent ceux de Margaret. Le choc et la douleur lui coupèrent le souffle. Sa tête commença à tourner.

— Oui, dit-il. J'ai une objection de taille.

Cette voix. Elle en avait rêvé tant de nuits ! Une voix grave et râpeuse, avec des inflexions gaéliques. *Oh, Maggie. C'est si bon. Je vais...*

— Cette femme est déjà mariée.

— À qui ? grogna le prêtre, convaincu qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie.

Ce n'en était pas une.

Eoin est vivant.

— À moi.

Margaret s'était déjà effondrée avant qu'il n'ait prononcé les mots. Ce pauvre sir John allait être déçu : sa promesse s'était évanouie avant la nuit de noces.

Château de Stirling, Écosse, fin septembre 1305

— Es-tu vraiment sûre de ce que tu fais, Maggie ?

Margaret le prit comme une question purement rhétorique. Elle était sûre de tout, et sa plus vieille amie le savait.

— As-tu jamais vu pareille chose, Brige ?

Sa question était également rhétorique. Naturellement, son amie n'avait jamais rien vu de tel. Comme Margaret, Brigid ne s'était jamais éloignée de plus d'une trentaine de kilomètres de chez elle, dans les Rhins de Galloway, à l'extrême sud-ouest de l'Écosse. Un lieu si loin de tout qu'il semblait appartenir à un autre monde. Il leur avait fallu près de deux semaines en carriole pour arriver jusqu'à Stirling, et ce n'était pas un voyage qu'elle tenait à refaire souvent.

Si elle réussissait (ou plutôt *quand* elle réussirait), elle n'aurait pas besoin de retourner chez elle. Le rassemblement à Stirling avait pour but d'unir les clans rivaux d'Écosse afin de faire front commun face aux Anglais, mais son père avait une autre raison d'y être venu. Il voulait créer une nouvelle alliance en mariant sa fille à John Comyn, le fils de John Comyn « le Rouge », seigneur de Badenoch. Elle avait pour mission de séduire le jeune lord afin qu'il aspire à leur

union. Dans la mesure où elle séduisait les hommes depuis qu'elle savait parler, elle serait probablement fiancée dans moins de quinze jours.

Elle tourna sur elle-même.

— N'est-ce pas magnifique ? Regarde la hauteur du plafond ! Le grand hall est si vaste qu'on se demande comment tiennent ces poutres. Comment penses-tu qu'ils s'y sont pris pour construire une structure si grande ?

Elle n'attendit pas la réponse et courut à travers la pièce immense pour admirer l'énorme cheminée.

— Je peux tenir debout à l'intérieur ! s'extasia-t-elle en se glissant sous le manteau peint de couleurs vives.

Brigid se mit à rire puis s'affola soudain.

— Fais attention ! Il y a encore des braises. Tes jupes pourraient prendre feu.

— Tu imagines le spectacle ? déclara Margaret avec un sourire espiègle. Avec ça, personne ne m'oublierait. Je serais la fille avec les jupes en feu !

Brigid secoua la tête d'un air à la fois exaspéré et affectueux.

— Personne ne t'oubliera, de toute façon.

Margaret ne l'écoutait plus. Elle s'intéressait déjà à une nouvelle trouvaille. Depuis son arrivée au château de Stirling quelques heures plus tôt, elle passait de découverte en découverte. Elle avait à peine pris le temps de se laver (dans la plus belle baignoire qu'elle avait jamais vue), de se changer et de passer un peigne dans ses cheveux encore mouillés avant d'entraîner Brigid dans son exploration. Elles se reposeraient la nuit.

Elle posa une main sur le mur.

— C'est bien du plâtre, constata-t-elle. Je n'en étais pas sûre. Les armoiries sont si bien peintes que je croyais que c'étaient de vrais écus. Tu as vu comme toute la pièce est peinte en fausses briques et décorée de feuilles ? Il n'y a pas une surface qui ne soit

décorée. Je n'avais jamais vu une salle aussi colorée. Et regarde un peu ces rideaux !

Elle s'approcha d'une fenêtre et drapa une lourde tenture en velours pourpre autour d'elle.

— L'étoffe est si belle qu'on pourrait en faire des robes !

Elle baissa les yeux vers sa simple cotte en laine brune.

— D'ailleurs, elle est plus belle que n'importe laquelle de mes robes. Qu'en penses-tu ? Tu crois qu'ils s'en rendront compte si on la prend ?

Brigid écarquillait les yeux.

— Tu te rends compte qu'ils utilisent de telles étoffes pour des rideaux ! Tu crois que nos robes seront très différentes de celles des autres dames ?

Elle paraissait soudain très inquiète.

— J'en doute fort, répondit fièrement Margaret en bombant le torse. Nous portons les plus belles laines d'Écosse. Les tisserands de Galloway sont les meilleurs. Je crois plutôt que les autres dames nous envieront.

Brigid se mordit la lèvre, peu convaincue. Ce fut au tour de Margaret de secouer la tête d'un air exaspéré. Son amie s'inquiétait pour des broutilles. Il ne s'agissait que de robes, pour l'amour de Dieu !

Elle se glissa derrière le grand paravent en bois après l'estrade et pénétra dans une antichambre.

— Regarde, Brigid. C'est une sorte de salon privé. Par la sainte Croix ! Tu as vu ces chandeliers ? Ils doivent être en or massif !

Elle se laissa tomber sur l'un des bancs contre le mur.

— Il n'y a pas un siège sans coussin ! Je crois que, dès mon retour à Garthland Tower, je vais être très occupée à confectionner des coussins pour tous les bancs.

— Tu ne devrais pas blasphémer, Maggie. Et tu ne sais pas coudre.

Margaret lui tira la langue. Ce que Brigid pouvait être terre à terre ! C'était sans doute pourquoi elles étaient de si bonnes amies. Brigid était les gréments qui retenaient ses voiles. Elle ne la laissait pas dériver au gré du vent. Enfin, pas trop. Quant aux blasphèmes, ses frères en disaient de bien pires. Si quelqu'un devait aller en enfer, ce serait eux.

— Très bien, je demanderai à Marsaili de le faire.

— Elle n'aime pas plus la couture que toi.

— Certes, mais elle sait coudre.

Margaret se leva et s'approcha de la table. Un plateau en bois quadrillé sur lequel étaient disposées des petites figurines se trouvait au centre. Elle en saisit une. Elle semblait sculptée dans l'ivoire. Les statuettes étaient de tailles différentes, certaines blanches, d'autres noires. Certaines étaient disposées sur le plateau, les autres sur le côté.

— Ce doit être une salle pour les enfants, observat-elle. On dirait un jeu.

— Il me semble un peu trop luxueux pour être un jeu d'enfants, répondit Brigid en la voyant saisir une autre statuette. Tu es sûre que tu as le droit de toucher à ça, Maggie ? Quelqu'un pourrait se fâcher.

Margaret la regarda, surprise.

— Ce n'est qu'un jeu, Brige. Qu'est-ce que ça peut bien faire ?

Elle saisit les deux plus grosses pièces.

— Regarde comme elles sont adorables ! On dirait qu'elles ont des couronnes. Ce sont probablement un roi et une reine.

Brigid fronça le nez.

— Je leur trouve un air un peu inquiétant.

— Ils devraient être au centre.

Constatant qu'il n'y avait pas de case centrale, elle plaça la figurine au centre de quatre cases.

— Voilà : la reine au milieu et le roi sur sa gauche, déclara-t-elle, satisfaite. Ensuite, tous les cavaliers autour du roi.

En la voyant déplacer les pièces, Brigid observa en souriant :

— Je suppose que la reine, c'est toi ? Dirigeant les hommes comme tu le fais à Garthland ?

— Il faut bien que quelqu'un s'en charge, répondit Margaret le plus sérieusement du monde. Mon père et mes frères n'étant jamais là, rien ne serait fait si je ne m'occupais pas de tous les « menus détails ».

Elles échangèrent un regard et éclatèrent de rire. Elles savaient toutes deux que Margaret s'occupait de bien plus que de « menus détails », comme disait son père.

Brigid examina les pièces puis saisit un morceau de bois que Margaret n'avait pas remarqué. Il portait une inscription.

— Qu'est-ce qui est écrit ? demanda-t-elle.

Margaret contempla les lettres puis haussa les épaules. Elle ne le savait pas plus que son amie.

Ne connaissant pas les règles du jeu, elles s'amuserent à arranger les pièces à tour de rôle dans des formations comiques.

— Tu n'as rien entendu ? demanda soudain Brigid. Je crois que quelqu'un approche. (Elle écarquilla des yeux horrifiés.) Ce ne peut pas être déjà l'heure du banquet de midi ? Nous ne sommes pas prêtes !

— Non, il est encore trop tôt. Je suis sûre qu'il nous reste du temps pour...

Elle s'interrompt et se tourna en voyant entrer un groupe d'hommes. Ils étaient une demi-douzaine et semblaient suivre l'un d'eux. Du moins, ce fut son impression car il avait un port de tête régalien et portait les vêtements les plus luxueux qu'elle avait jamais vus.

Il avait une dizaine d'années de plus qu'elle, qui en avait dix-huit. Il portait un manteau en velours vert sombre bordé de fourrure et fermé avec une énorme broche en argent incrustée de pierreries. Son surcot était si richement brodé qu'il paraissait tapissé de pierres précieuses. Il était grand et robuste, avec des cheveux bruns et une barbe courte finement taillée.

— Des amies à toi, Carrick ? demanda l'un des hommes en arquant un sourcil.

Il regarda Margaret sans cacher son intérêt tout en poursuivant :

— Ce n'est pas le genre de divertissement auquel je m'attendais, mais je ne m'en plains pas.

Margaret ne comprit pas tout de suite ce qu'il voulait dire ; elle était trop surprise d'apprendre l'identité du jeune noble. C'était donc le terrible comte de Carrick, seigneur d'Annandale, Robert de Bruce ? D'après les descriptions de son père, elle s'était attendue à un monstre avec une langue fourchue et une paire de cornes, pas à un bel homme à la prestance impressionnante.

Divertissement ? Elle se tourna vers celui qui avait parlé en plissant les yeux. Il était plus âgé que le comte, plus petit et moins beau, quoiqu'il possédât un charme rustique et viril. Il lorgnait sa poitrine. Il n'imaginait tout de même pas que...

Si ! Il les prenait pour des prostituées ! Elle se retint d'éclater de rire. Quand elle le raconterait à son frère Duncan ! Il lui répétait sans cesse qu'elle était aussi délurée qu'une gourgandine française.

Carrick lança un regard réprobateur à son compagnon et se tourna à nouveau vers elles.

— Vous êtes perdues, mes demoiselles ? Avez-vous été séparées de... quelqu'un ? De l'une des dames, peut-être ?

De toute évidence, le jeune comte était aussi surpris de les trouver dans cette pièce, quoique sa réaction

fût plus subtile. Il semblait croire qu'elles faisaient partie de l'escorte d'une dame de la noblesse, ce qui, au fond, était encore plus insultant que d'être prises pour des catins. Les MacDowell étaient l'un des clans les plus anciens d'Écosse. Ils avaient dirigé le pays, du moins sa partie sud-ouest, bien avant que ces seigneurs normands ne traversent la Manche.

Manifestement, Brigid avait eu raison au sujet de leurs robes.

Elle redressa le dos, leva le menton et regarda le jeune comte droit dans les yeux.

— Nous ne sommes pas perdues, mon seigneur. Nous visitons le château avant le banquet. Nous sommes arrivées ce matin avec mon père.

Il haussa les sourcils, intrigué.

— Et qui est votre père ?

— Dugald MacDowell, le chef des MacDowell de Galloway, répondit-elle fièrement.

Elle savait pertinemment la réaction que cette information provoquerait.

Elle ne fut pas déçue. Plusieurs hommes jurèrent dans leur barbe en apprenant qu'elle était la fille de leur ennemi. Le comte parvint à cacher sa surprise, même s'il ne s'était visiblement pas attendu à cela.

— Lady Margaret, la salua-t-il en s'inclinant.

Elle était moins douée que lui pour masquer ses réactions.

— Vous me connaissez ?

Ses lèvres tremblèrent, comme s'il retenait un sourire.

— Qui n'a pas entendu parler de la « belle pucelle de Galloway » ?

Margaret fronça les sourcils. Elle, pour commencer. En outre, elle avait l'impression qu'il n'avait pas entendu parler que de sa beauté.

L'homme qui l'avait prise pour une prostituée s'exclama :

— Ah fichtre, Carrick, regarde ce qu'elles ont fait !

Il indiquait le jeu sur la table. Tous les hommes se remirent à jurer. Apparemment, Brigid avait également eu raison au sujet des figurines.

Elle se mordit la lèvre. Toucher au jeu n'avait peut-être pas été une bonne idée.

Cette fois, je le tiens ! Eoin savait exactement ce qu'il lui restait à faire pour gagner.

Il souriait rarement, mais ne put contenir un petit rictus de satisfaction en traversant la cour du château en direction du grand hall de Stirling.

Depuis deux jours, il était engagé dans une partie d'échecs acharnée contre Robert de Bruce, le jeune comte de Carrick. L'illumination lui était venue durant la nuit et la victoire serait bientôt sienne.

Une victoire qui l'amènerait un peu plus près de son véritable objectif.

Il avait encore du mal à le croire. Son illustre parent (sa mère était la demi-sœur de celle de Bruce) envisageait de le recruter dans le corps d'élite secret qu'il était en train de former pour conquérir le trône.

Avoir été remarqué et choisi par Bruce était un grand honneur pour un guerrier, surtout pour un jeune homme de vingt-trois ans, troisième fils d'un laird des Highlands. Son père, Gillimore MacLean, chef du clan MacLean, le lui avait souligné, le torse gonflé de fierté.

Mais ce n'était pas ce qui excitait le plus Eoin. Bruce ne lui avait guère donné de détails, pourtant le peu d'informations qu'il lui avait transmises étaient comme autant de bonbons promis à un enfant. Un corps d'élite secret, hautement spécialisé, effectuant des expéditions de reconnaissance, d'espionnage, de stratégie, ainsi que des missions « spéciales ». Autrement dit, ce qu'il y avait de plus dangereux. Pour

un homme qui baignait dans les tactiques de pirates depuis qu'il avait sept ans, aidant ses frères aînés à récupérer les filets de pêche volés par les garçons d'un clan voisin (après que ces derniers avaient été remplis, naturellement), la possibilité d'appliquer ces méthodes à une véritable guerre contre la puissante armée anglaise était du pain béni. Être appelé à se battre au sein d'un groupe de guerriers parmi les plus doués d'Écosse et triés sur le volet était la cerise sur le gâteau.

Il était résolu à obtenir une place dans la Garde secrète en tant que tacticien. Vaincre son cousin aux échecs (Bruce était connu pour être un fin joueur) l'y aiderait. Le fait qu'il ne sache lui-même y jouer que depuis peu alors que Bruce s'y entraînait depuis des années ne l'inquiétait pas. Sur un champ de bataille, il était habitué à avoir toujours deux, trois, voire quatre longueurs d'avance sur les autres. Après avoir appris les règles, il lui suffisait de regarder l'échiquier pour imaginer tous les déplacements possibles. Exactement comme un champ de bataille, sauf que, dans les méthodes de combat des Highlanders, il n'y avait pas de règles.

Il sourit.

— Par tous les saints, Eoin, ralentis un peu !

Son frère de sang, Finlaeie MacFinnon, trottait à ses côtés.

— Je ne t'ai pas vu sourire comme ça depuis que MacDonald est tombé dans la fosse des latrines.

Le sourire d'Eoin s'élargit. Il avait lui-même saboté les planches de la chaise percée dans les latrines de leur caserne afin de faire tomber le tyran dans la fosse. MacDonald était celui qui avait été chargé de leur entraînement par leur parrain, Angus Og MacDonald, et qui avait transformé chaque minute de leurs deux ans de formation de page en véritable enfer. Le plus beau, encore plus jouissif que de voir

MacDonald couvert d'excréments des pieds à la tête, c'était que le coupable n'avait jamais été démasqué.

— Qu'est-ce qui te rend si joyeux ? demanda Fin.

— Rien.

Le plus difficile au sujet du groupe de Bruce, c'était le secret absolu. Il ne pouvait même pas en parler à son ami le plus proche. Il lança un regard à Fin. Celui-ci avait les yeux rouges, les cheveux hirsutes et les vêtements froissés. Il empestait l'alcool.

— La nuit a été longue ? demanda-t-il.

— Tu peux le dire ! répondit Fin avec un sourire. Et la matinée encore plus. Les filles de la cour ne sont pas farouches, même si cela ne t'intéresse probablement pas.

Eoin lui rétorqua de se faire quelque chose qui était physiquement impossible. Il aimait les filles autant que son ami... quand il avait le temps d'y penser. Pour le moment, il avait trop de choses importantes en tête.

— Tu te preserves peut-être pour ta future épouse ?

— Elle n'est pas ma fiancée, Fin.

— Pas encore, mais ton père y travaille activement.

Eoin pouvait difficilement le contredire. Son père remuait ciel et terre pour négocier ses fiançailles avec lady Barbara Keith.

— Tu es un sacré veinard, Eoin. Je donnerai ma couille droite pour épouser la fille du maréchal d'Écosse. Entre tes compétences et le lien que cette union te procurera avec le plus haut commandement, tu seras dans une position de premier choix si la guerre reprend.

Pas « si », mais « quand » la guerre reprendra, pensa Eoin. Édouard d'Angleterre avait cru mettre fin à la rébellion écossaise en exécutant William Wallace. En fait, il n'avait fait que jeter de l'huile sur le feu.

C'était la raison de leur présence à Stirling. Les grands d'Écosse s'étaient réunis afin de voir ensemble

comment répondre à ce dernier acte de barbarie du roi Édouard.

Toutefois, que Bruce et Comyn (qui représentait son oncle Jean de Balliol, le roi en exil) trouvent un terrain d'entente au long terme était aussi peu probable que le sultan mamelouk et le pape acceptant de partager Jérusalem. Eoin savait que le but du rassemblement était avant tout pour les deux hommes de faire l'inventaire de leurs alliés potentiels lorsque viendrait le moment de s'emparer du pouvoir. Ce moment viendrait, il n'en doutait pas. La haine entre les deux branches des descendants du prince Fergus était trop profonde pour qu'une vraie réconciliation soit possible un jour.

Les MacLean se retrouvaient dans une position délicate. Bien que le père d'Eoin ait la ferme intention de se battre aux côtés de leur cousin Bruce, il voulait également ménager les MacDougall, qui étaient dans le camp des Comyn, en paraissant indécis. Techniquement, le seigneur d'Argyll était le suzerain de leurs terres à Lorn.

— Lady Barbara est ravissante, déclara-t-il. Tout homme s'estimerait heureux de l'avoir pour épouse.

Il avait parlé machinalement. Toutefois, il disait vrai. Barbara Keith était jolie, courtoise, sage et modeste – toutes les qualités qu'il admirait chez une femme. Une vraie dame, comme sa mère. Sans Rignach, la fille de l'ancien seigneur de Carrick, son père ne serait jamais devenu l'un des chefs les plus importants et les plus respectés des Highlands. Il aimait d'ailleurs à dire que sans son mariage, les MacLean seraient restés aussi sauvages et grossiers que ces barbares arriérés de MacDowell, qui vivaient probablement encore avec leurs bêtes dans des maisons longues et vénéraient des dieux païens.

Ayant eu la malchance de croiser un jour Dugald MacDowell, Eoin n'en doutait pas. Ce rustre aurait pu donner une leçon de barbarie aux Vikings.

— Je suis sûr qu'elle sera pour toi une compagne idéale, répliqua Fin avec sarcasme.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Tu aimes ta liberté et elle ne te dérangera pas. Cela dit, n'oublie pas de prendre une couverture chaude quand tu partageras son lit.

Eoin lui lança un regard de mise en garde. Il était habitué aux railleries de son ami sur les femmes avec qui il couchait... ou avec qui il aurait aimé coucher, mais il parlait là de celle qui serait peut-être sa future épouse.

Même s'il avait probablement raison. Lady Barbara était un peu... froide.

Fin leva une main.

— Ne monte pas sur tes grands chevaux, je plaisantais. Après tout, on ne peut pas tout avoir. C'est pourquoi tant d'hommes prennent une maîtresse. Une épouse pour la fortune, le rang, les alliances et les héritiers, et une jolie coquine pour s'envoyer en l'air et se faire tailler des flûtes. Dommage que les deux ne semblent jamais aller ensemble.

Eoin fit la grimace.

— Bon sang, Fin, tu es vraiment obligé de dire ce genre de choses ?

Fin se contenta de rire.

— Tu es plus prude qu'une nonne dans un harem. Si tu te détendais un peu et passais du temps avec nous autour du feu, au lieu de t'abîmer les yeux avec tes cartes éclairé à la lueur d'une lampe à huile, tu saurais de quoi parlent la plupart des hommes.

Il n'était pas prude, mais concentré !

— Je me détendrai quand la guerre sera terminée.

— Tu parles ! Tu ne penses qu'aux batailles. Quand la guerre sera terminée, tu planifieras la suivante.

Fin avait sans doute plus raison qu'Eoin ne voulait l'admettre. Heureusement, il n'eut pas besoin de lui répondre. Ils venaient de traverser le grand hall et,

en arrivant près de la salle où Bruce et lui jouaient aux échecs, ils virent un groupe d'hommes agglutinés devant la porte.

— Que se passe-t-il ? demanda Fin.

— On ne va pas tarder à le savoir, répondit Eoin.

Ils se frayèrent un chemin entre les hommes. Neil Campbell, l'un des amis les plus proches de Bruce et son conseiller, glissa quelque chose à l'oreille du comte en regardant dans leur direction. Bruce se tourna, une étrange expression sur le visage. Il semblait embarrassé.

— Mon cousin, je crains que...

La mine gênée de Bruce, à moins que ce ne soit le fait qu'il l'ait appelé « mon cousin », ce qu'il ne faisait jamais, mit la puce à l'oreille d'Eoin. Il lança un regard vers l'échiquier sur la table.

Bruce disait quelque chose, mais Eoin ne l'entendit pas. Il fixait, incrédule, leur partie détruite.

— Par tous les saints !

Les pièces avaient été déplacées. Pire, elles avaient été disposées de sorte à dessiner un cœur. Il se tourna vers les autres, fou de rage.

— Que signifie cette plaisanterie ? Qui a fait ça ?

Il tuerait le plaisantin. Bruce et lui étaient concentrés sur cette partie depuis deux jours et il était à deux coups de la victoire. Il tenta de reconstituer le jeu dans sa tête, cherchant l'emplacement de chaque pièce.

— C'était un accident, déclara Bruce.

— Un accident ? L'abruti qui a fait ça ne sait pas lire ?

Eoin saisit le morceau de bois sur lequel était écrit : *Ne pas toucher.*

Un silence gêné s'abattit sur la pièce. Eoin eut vaguement conscience d'une présence à côté de Bruce. Il se tourna et reçut son second choc de la matinée, plus brutal cette fois. Il eut l'impression d'avoir pris un coup de masse sur le crâne. Étourdi, il dévisagea

(probablement la bouche ouverte) la créature la plus sensuelle qu'il avait jamais vue.

Elle lui sourit et les effets du coup de masse se répandirent jusque dans sa poitrine.

— Je suis l'abrutie en question. Je suis navrée, je n'ai vu le signe que trop tard.

Il comprenait à présent la gêne de ses camarades. Cependant, elle prenait l'insulte avec un humour étonnant. La plupart des filles auraient été mortifiées. Au lieu de cela, c'était lui qui rougissait.

— Excusez mes paroles déplacées, ma demoiselle.

Elle haussa les épaules et émit un petit rire grave et rauque qui résonna jusque dans son entrejambe.

— Ce n'est rien, répondit-elle. J'ai été traitée de bien pire par mes frères. Je n'avais encore jamais vu ce jeu et je ne savais pas qu'il était si important.

Elle paraissait plus amusée que contrite.

Le cousin d'Eoin, toujours galant, vola aussitôt à son secours.

— Je disais justement à lady Margaret que ce n'était rien de grave.

Eoin espéra que personne n'avait remarqué sa surprise en entendant le mot « lady ». Ce n'était certainement pas la première impression qu'il avait eue en la voyant.

Rien chez elle ne correspondait à l'image d'une dame de la noblesse. Sa robe était simple et unie, avec un grand décolleté et un corsage tellement moulant qu'il aurait fait la fierté d'une serveuse de taverne.

Sa beauté n'avait rien de tranquille ni de retenu, comme celle d'une dame ; elle était sauvage et spectaculaire. « Trop » sauvage et spectaculaire. C'était le genre de femme sur laquelle tous les hommes se retournaient. Ses lèvres étaient trop rouges, sa bouche trop large, ses yeux dorés en amande trop séducteurs, sa poitrine trop volumineuse (quoiqu'il n'eût rien contre cette sorte d'excès) et ses cheveux étaient roux.

D'un roux brillant et sombre. Ils n'étaient pas très-sés et sagement cachés sous un voile, ils retombaient librement sur ses épaules en une masse désordonnée qui évoquait plus un lit défait qu'une antichambre dans un château royal.

Oui, un lit. C'était exactement ce à quoi il pensait en la regardant.

Mais ce qu'il y avait de plus troublant en elle, c'était l'effronterie de son regard. On n'y voyait aucune réserve, aucune modestie. Dans une salle emplie d'hommes importants, elle était parfaitement à son aise, comme si elle y était à sa place. C'était terriblement déconcertant.

— Lady Margaret est la fille de Dugald MacDowell, ajouta Bruce.

La belle pucelle de Galloway ? Tout s'expliquait ! Eoin avait entendu parler d'elle. Elle était réputée aussi sauvage, indisciplinée et scandaleuse que le reste de son clan. En dépit de sa jeunesse, elle régissait les terres de son père telle une reine lorsqu'il était absent, et ce depuis la mort de sa mère. Le terme « pucelle » était souvent employé avec ironie, car on disait qu'elle accordait ses faveurs avec une grande générosité.

Il parvint à se ressaisir. Il s'inclina et marmonna :

— Lady Margaret.

— C'est le jeune cousin dont je vous parlais, milady, expliqua Bruce.

Elle esquissa un sourire ironique sans lâcher Eoin du regard.

— J'ai l'impression que la partie était un peu plus sérieuse que vous ne le dites, lord Carrick.

Eoin se sentit rougir encore plus et Bruce éclata de rire.

— Tout est sérieux pour mon cousin, milady. Ne lui prêtez pas attention. En outre, il devrait vous remercier.

Elle tourna vers lui ses yeux de chatte et arqua un sourcil délicat.

— Me remercier ?

— Oui, pour lui avoir épargné l'humiliation d'une défaite. Je l'avais battu, même s'il ne le savait pas encore.

Lady Margaret rit à son tour et se tourna à nouveau vers Eoin. Il sentit toutes ses terminaisons nerveuses s'embraser sous l'intensité de son regard.

— Vraiment ? C'est aussi votre avis, milord ?

Il n'avait jamais entendu une voix féminine aussi rauque et sensuelle.

Margaret ne savait pas quoi penser du jeune guerrier qui se tenait devant elle. Elle avait été prise de court lorsqu'il avait fait irruption dans la pièce alors que les autres hommes lui assuraient qu'avoir déplacé les pions du jeu (des pièces d'échecs, appelaient-ils ça) n'était pas grave. Elle ignorait si c'était à cause de son air furieux ou de sa beauté, mais son pouls s'était accéléré. Et pas qu'un peu.

À l'instar des autres nobles présents, il portait un luxueux surcot en velours, mais il aurait aussi bien pu être vêtu d'une cotte de mailles et brandir une épée. Tout en lui dénotait le guerrier. Ce n'était pas qu'en raison de sa taille, qui était considérable (il était même plus grand et plus carré que le comte de Carrick), mais également de l'intensité qu'il dégageait. Il marchait avec les grandes foulées martiales d'un homme prêt pour la bataille. Ayant huit frères qui étaient tous des guerriers ou de futurs guerriers, ainsi qu'un père qui avait passé le plus clair des vingt dernières années à guerroyer, elle savait reconnaître ce genre d'individu.

D'ordinaire, les hommes, si féroces et irascibles soient-ils, ne l'intimidaient pas. Néanmoins, cette